

097 766

NOTRE POLOGNE

revue mensuelle pour la jeunesse

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
LES AMIS DE LA POLOGNE
 16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5^e)
 Directrice : **ROSA BAILLY**

Compte de Chèques Postaux : **Paris 880-96**
 Téléphone : Odéon : **62-10**
 EN POLOGNE :
 Bank P.K.O. Jasna 9, VARSOVIE, N° 22.000

ABONNEMENTS
 Les abonnements partent d'Octobre
 France : 5 fr. par an
 Pologne : 1 zl. 50



LE MARÉCHAL PILSUDSKI

B.U.C. LILLE 3

 D 021 947632 5

LÉGENDE MONTAGNARDE

COMMENT UNE BREBIS DONNA DE BONS CONSEILS A UN PAYSAN

Un jour, une brebis blanche des Tatras m'a raconté une histoire.

Il y a peut-être mille ans, un paysan, Piotr Myrdala, vivait tout seul à Zakopane avec une brebis blanche.

Myrdala n'était pas riche ; un petit jardin, autour de sa chaumière, nourrissait la brebis comme par charité, car ce jardin était lui-même fort gêné par les sables.

La vie de la brebis n'était pas gaie ; le sable ne voulait pas laisser pousser l'herbe.

Souvent, elle se couchait sans souper, bien qu'elle ait passé sa journée dans le jardin.

C'était en des temps durs pour la terre : les montagnes avaient des jambes ; elles allaient se faire des visites l'une à l'autre ; elles dansaient, elles sautaient.

— Il n'y a pas de prairie à Zakopane, dit un jour la brebis à Myrdala. C'était une triste époque pour Myrdala et pour la brebis Madrala. Ils passaient leur temps à se regarder mutuellement, ils pleuraient et soupiraient.

Un matin, les montagnes vinrent à Zakopane ; et puis elles partirent comme elles étaient venues, tout doucement, sans qu'on les entendît.

Alors Madrala dit à Myrdala : « Mon cher maître, il faut que nous nous tirions d'affaire tout seuls. Trouvons un moyen de placer les montagnes ici sans qu'elles puissent s'en aller. Creuse un grand trou, un autre à côté, à trois pas plus loin, et puis encore beaucoup d'autres, profonds comme la moitié d'un homme.

« Creuse donc beaucoup de trous, tout à côté de la route. Les montagnes tomberont dedans, elles se cas-

seront la jambe, elles ne pourront pas aller plus loin, et nous aurons des forêts et des prairies. »

Myrdala écouta Madrala ; il la félicita de son intelligence. Et il se mit à creuser la terre avec sa bêche ; il creusa tout le printemps, il creusa tout l'été.

Dans le ciel, les nuages s'étonnaient : « Pourquoi faire ces trous ? » Mais Myrdala ne disait rien ; seulement il clignait de l'œil d'un air malin à Madrala. Et voilà qu'une nuit pluvieuse, glissante, les montagnes arrivèrent tout près de Zakopane. Elles allaient par groupes devant elles, et leurs sommets erraient dans le ciel. Pouf ! toutes tombèrent dans les trous ; toutes se cassèrent la jambe. Elles eurent beau se plaindre, crier, se fâcher, menacer, l'ouragan eut beau souffler, le tonnerre gronder et la foudre tomber, tout cela ne servit de rien.

Les montagnes restèrent là où elles étaient tombées, et elles y resteront jusqu'à la fin des temps. Elles pleurèrent des torrents, leurs bois frissonnèrent, et de leurs larmes et de leur regret, elles arrosèrent l'herbe qui se mit à pousser sur les prairies.

A la fin, elles finirent par accepter leur sort et se réconcilièrent avec Myrdala ; ils devinrent même très amis et s'aimaient bien. Elles le préservaient du vent. Le paysan les appela Tatras. Quelquefois, il leur jouait de la cornemuse, et elles faisaient jouer pour lui le vent entre les arbres. Quand il leur chantait des chansons, elles l'accompagnaient du bruissement de leurs feuilles.

La brebis mangea l'herbe, elle engraisa, et elle vécut heureuse pendant cent ans.

St. NOWAKOWNA.



UN BERGER MONTAGNARD ET SON CHIEN

Joseph Pilsudski en Sibérie

Ceux de nos lecteurs qui voudront lire une passionnante histoire d'aventures pourront nous demander l'ouvrage que nous venons d'éditer : « Joseph Pilsudski en Sibérie », par le Commandant Lepecki.

L'ouvrage leur sera envoyé à titre gracieux, à la seule condition qu'ils le fassent lire autour d'eux après l'avoir lu eux-mêmes.

Lorsque Joseph Pilsudski était un étudiant comme vous, amis lecteurs, il était obligé d'aller au lycée russe puisque la Pologne était alors sous le joug de la Russie. Comment ces professeurs russes traitaient les petits Polonais, nous en avons eu l'idée par un fragment de ses mémoires : la famille d'un médecin, pendant sa déportation en Sibérie, voulut lui confier l'éducation de ses enfants. Il leur fit passer un examen et pour voir si les enfants étaient en état d'entrer au lycée russe, il eut l'idée d'emprunter pour un moment les manières et les méthodes de ses anciens professeurs :

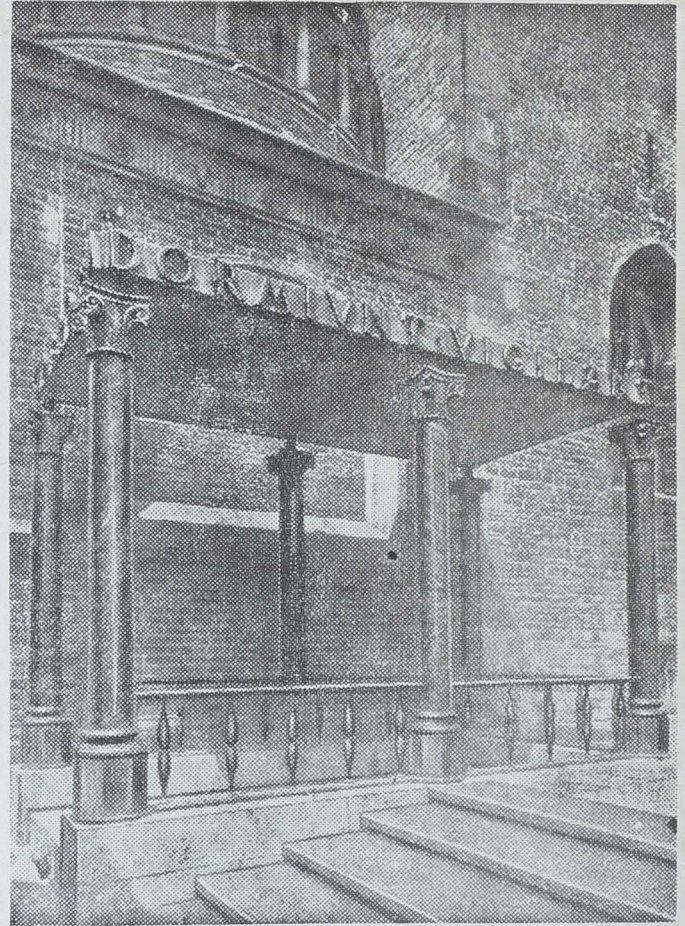
« Ce devait être, en effet, une singulière méthode que celle du pédagogue russe, car à la première question de l'examineur, les écoliers éclatèrent en sanglots.

« — Quand je constatai les résultats de la méthode du professeur du lycée de Vilno, appliquée à Tounka, racontait le Maréchal Pilsudski, je fut saisi d'une immense pitié. Je caressai et embrassai les malheureux enfants jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement consolés, et qu'ils se fussent convaincus que je n'étais pas si terrible que je paraissais. C'est seulement alors que je vis clairement quel enfer avait été pour moi et mes camarades ce séjour de huit ans dans le lycée russe de Vilno, puisqu'un simple reflet de ses méthodes d'éducation avait à ce point bouleversé ces pauvres enfants. »

Le jeune homme continua ses études de médecine à Charkow, en 1885. Mais soupçonné de vouloir la libération de sa patrie, il fut condamné par le Sénat universitaire à six mois de prison. On lui refusa ensuite l'entrée à la Faculté de Dorfat.

Il se rendit donc à Saint-Petersbourg où étudiait déjà son frère Bronislas. La jeunesse russe de l'époque avait fomenté un attentat contre le tzar. Bronislas, qui était en relations avec les conspirateurs, et Joseph, parce qu'il était le frère de Bronislas, furent tous deux condamnés par les tribunaux. Bronislas fut condamné à quinze ans de travaux forcés et à l'exil perpétuel en Sibérie ; Joseph à cinq ans de déportation, en Sibérie aussi. La plupart des conspirateurs étaient condamnés à mort.

Voici donc le jeune homme mêlé à un convoi de criminels et de condamnés politiques qui s'achemine vers la lointaine Sibérie. Le convoi allait à pied et passait la nuit dans des « étapes » c'est-à-dire de dégoûtantes prisons grouillant de vermine. La route se faisait dans



Entrée de la crypte sous la Tour des cloches d'argent à la Cathédrale du Wawel de Cracovie, où repose le Maréchal Pilsudski.

l'effroyable poussière des steppes, qui provoquait des inflammations des poumons ou des ophtalmies.

Fort maltraités par leurs gardiens, il arrivait aux prisonniers de se rebeller, et Joseph Pilsudski n'oublia jamais « l'image affreuse d'une attaque sauvage d'une troupe de soldats armés contre une poignée d'hommes sans défense groupés dans un coin ».

Lorsque le voyage pouvait se continuer par bateau, les prisonniers restaient certes bien malheureux, mourant de faim et de soif, dans une dégoûtante malpropreté et assaillis par des bataillons de moustiques ou de punaises, mais ils traversaient des paysages sibériens admirables de grandeur et de majesté, et Joseph Pilsudski en a gardé le meilleur souvenir.

Il atteignit en 1888 la ville d'Irkoutsk où il devait séjourner. Il demanda à cette époque aux autorités russes la faveur — si c'en est une ! — d'être envoyé auprès de son frère dans l'île Sachaline où Bronislas était enchaîné aux travaux forcés. Il aurait pu y laisser sa vie, mais « cette faveur » lui fut refusée.

Il fut ensuite envoyé dans la bourgade de Tounka où il devint l'ami du vieil insurgé Szwarcz et où on lui demanda d'instruire les enfants du médecin local. Il pouvait aller à la chasse et ne s'en faisait pas faute, non pas pour tuer les animaux sauvages, mais pour jouir de la beauté et de la solitude des paysages sibé-

riens. Il a rapporté de cette époque de sa vie de bien curieux souvenirs de chasse.

Le Commandant Lepecki s'est rendu en Sibérie, il y a quelques années, pour recueillir pieusement tous les souvenirs qu'il put retrouver là-bas du jeune prisonnier qui devait devenir le Maréchal Pilsudski. En voyant les écœurantes prisons, il a pu dire : « Seuls, l'indomptable énergie de Pilsudski, sa forte complexion et l'idéal qu'il gardait fidèlement dans son cœur, lui permirent, malgré son jeune âge et son inexpérience, de conserver intactes ses forces morales et physiques. »

Il ajoute :

« Quand on songe à l'abîme qui sépare le malheureux être maltraité, affamé, sale, dévoré par les poux

et les puces de la prison, chassé de l'Europe jusqu'au fond de l'Asie — de l'homme qui deviendra chef d'une nation de trente-trois millions d'habitants élevée sur les ruines du puissant et immense empire des tzars de Russie, on est saisi de vertige. Il est cependant y avoir « quelque chose » dans cet homme jusqu'il est arrivé par ses propres efforts à franchir le précipice ! »

C'est en repassant dans l'ouvrage du Commandant Lepecki les effroyables heures que Pilsudski a vécues pendant sa jeunesse que l'on peut se rendre compte de l'extraordinaire énergie qui lui permit d'abord de surmonter ses terribles épreuves sibériennes, puis de libérer son pays et lui rendre son antique grandeur.

A TOUNKA

Pilsudski occupait à Tounka une chambre unique, louée chez une pauvre Sibérienne. Bien qu'elle fût absolument illettrée, cette simple femme ne manquait ni de cœur, ni d'intelligence. Quand il parlait d'elle, le Maréchal souriait toujours au souvenir de ses façons originales de parler et d'agir.

Joseph Pilsudski était un jeune homme plein de vie et d'imagination, qui pensait à toute autre chose qu'à tenir en ordre la chambre qu'il avait louée chez la Sibérienne. Pendant des semaines entières, un fouillis inouï régnait chez lui. Les livres, les journaux, les vêtements, les restes de nourriture traînaient partout dans un désordre lamentable. Le jeune homme s'en inquiétait fort peu ; mais il n'en était pas de même de sa propriétaire.

Celle-ci, au contraire de son locataire, avait un sens très vif de la propreté et c'était pour elle une véritable souffrance physique que de voir ce désordre dans sa maison. Mais parce qu'elle n'était qu'une simple femme du peuple, tandis que le jeune homme était entouré d'une auréole de noblesse et d'intelligence, elle n'osait pas lui faire de reproches, et encore moins lui offrir d'accomplir des travaux qui en somme convenaient plutôt à une ménagère qu'à un garçon. Cet état de choses dura assez longtemps : Pilsudski vagabondant dans les forêts, son fusil sous le bras, se souciant peu de son « home », — la Sibérienne souffrant en silence et craignant de rompre par une remarque intempestive les bonnes relations qui existaient entre elle et le savant Polonais.

Elle fut sauvée grâce à la fête de la Vierge de Kazan, que l'on célèbre fort solennellement en Sibérie. Suivant une vieille tradition, ce jour, qui est le dernier pour la rentrée des récoltes avant l'hiver, doit être un jour de joie et de divertissements. A la fête de la Vierge de Kazan, toutes récoltes engrangées, on célèbre la fin du travail, en Sibérie méridionale, par des chants, des danses, et toutes sortes de réjouissances. Mais c'est aussi le jour où l'on échange de menus cadeaux et où l'on se rend mutuellement de petits services. Ivan apporte à Dimitri un pot de beurre fondu, Yevdoka offre à Anastasie une chemise brodée, la petite Tatiana promet à sa vieille tante de lui faire sa lessive, et Fiodor propose à son beau-père de lui scier du bois. C'est comme une fête générale de la bonté.

Et c'est pourquoi, le 1^{er} octobre 1890 du calendrier orthodoxe, qui est le jour de la fête de la Vierge de

Kazan, la Sibérienne se présenta à Joseph Pilsudski et lui demanda timidement l'autorisation de faire sa chambre.

— Je ne voudrais pas offenser votre religion, dit-elle, si elle ne permet pas de faire le ménage, qu'il y ait une chambre, la chambre reste comme elle est.

Tout d'abord, Joseph Pilsudski ne comprit pas ce que voulait dire la pauvre femme. Ce fut seulement après une longue conversation avec elle qu'il se rendit compte que la Sibérienne le croyait membre d'une secte qui interdisait de nettoyer les appartements.

Le jeune homme ne se souciait pas plus de faire des repas que de la bonne ordonnance de son appartement. Les autres exilés se préparaient au moins un repas par jour. Lui, faisait seulement chauffer de l'eau pour son thé. A cela se bornaient toujours ses soins culinaires. Son camarade, Juszczynski, racontait qu'il avait pendant ses deux années de séjour à Tounka, Pilsudski n'avait certainement pas préparé plus de six repas. Toute sa vie durant, d'ailleurs, le Maréchal n'a jamais fait grande attention à ses repas : il ne se souciait ni de ce qu'il mangeait ni de ce qu'il buvait. Ce qui n'importe quand. Au temps de son exil, il ne se nourrissait guère que de jambon, de pain, d'œufs et de thé.

Il faut reconnaître, du reste, qu'il aurait été difficile à Pilsudski de se cuisiner des repas succulents, car il ne possédait très peu d'argent. Les 16 roubles par mois que le gouvernement russe payait à chaque exilé avaient été retirés dès 1889, sous le prétexte qu'il avait un père riche. Or, sa famille, à laquelle il n'avait jamais demandé, ne lui envoyait rien. Mais l'exilé était fier pour adresser une prière au gouvernement duquel il haïssait ; il préférait subir des privations. C'est ce qu'il fit dans cette cruelle situation, ce fut d'adresser au Ministère de l'Intérieur une demande d'autorisation de déplacement dans le district d'Irkoutsk pour se livrer au commerce. Le Ministère renvoya la demande au gouverneur du district, en lui laissant le soin d'en décider. Le gouvernement répondit négativement.

Pilsudski vivait donc de ses répétitions et de sa chasse. Et il est bien possible que le dénuement auquel il se trouvait assés être, sans qu'il le dise, une des causes de la frugalité et de l'irrégularité de ses repas.

Une immense force souterraine : le gaz de terre

Cela se passait il y a longtemps, dans les environs de Drohobycze, dans le district polonais du pétrole, à Boryslaw et à Schodnice, alors que s'élevait la forêt des puits de pétrole, par lesquels s'échappaient, du fond de la terre, des rivières de liquide doré.

Aux premières années de ce siècle, quand on eut creusé des puits jusqu'à une profondeur de plusieurs centaines de mètres, vint le moment critique où l'on put craindre qu'une terrible explosion éclatât, car on vit sortir du sein de la terre des vapeurs, on entendit siffler des gaz qui formèrent des nuages de mauvais augure. Tout le monde s'enfuit aussi loin que possible de la mine. Mais les détonations des gaz, au début très fortes, se firent de plus en plus faibles, et enfin, à travers les tuyaux enfoncés profondément dans la terre, commença de couler une nappe de pétrole...

Ce ne fut que de très longues années après que l'on s'aperçut que les gaz qui se dégageaient ainsi et s'élevaient en l'air, représentaient des trésors qui valaient des milliards, qu'on laissait se perdre. On comprit que le bien le plus précieux du district pétrolier s'évaporait sans aucun profit. La science découvrit que ce « gaz de terre » qui contient surtout du méthane, et de la gasoline, qui peut se condenser, n'est pas seulement un excellent moyen de chauffage, mais peut aussi fort bien servir à l'éclairage et à actionner des moteurs ; en un mot, qu'il peut jouer un rôle de premier ordre dans la vie économique.

En 1918, on installa entre Boryslaw et Drohobycze la première conduite de gaz. Pendant la guerre, on réussit à capter dans des tuyaux le gaz de terre qui s'échappait dans la région des Carpates. Mais c'est seulement après la guerre, et surtout après la découverte des immenses réserves de Daszawo, en 1923, que commença la « gazéification » intense de la Pologne libre, c'est-à-dire l'exploitation rationnelle des trésors que contient la terre polonaise.

Alors, on émit la grande idée que partout où le charbon avait été source de chaleur et d'énergie, il

pourrait être remplacé par le gaz de terre. Le résultat de cette conception fut l'installation d'une conduite de gaz de Jaslo à Moscice, et ensuite, en 1937, l'établissement du plan de construction d'un énorme tuyau de 200 kilomètres de longueur qui irait vers Ostrow, Starachowice et Skarzysko, afin d'y remplacer le charbon.

Et nous voilà arrivés au centre du problème fondamental qui a amené la fondation du District Industriel Central et l'industrialisation des différentes provinces de la Pologne.

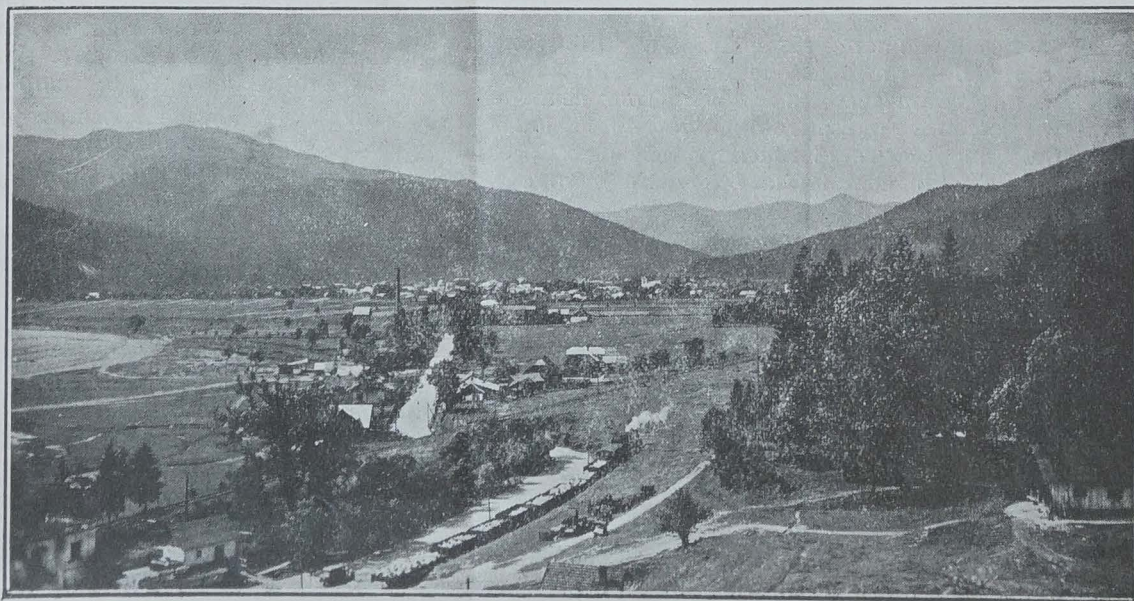
En effet, les terrains qui produisent le gaz de terre, en Pologne, sont très favorablement placés. Ils s'étendent le long de la frontière méridionale, partant presque de l'extrémité est pour aboutir à l'ouest, c'est-à-dire le long de la chaîne montagneuse, qui est une parfaite défense naturelle. L'installation rationnelle d'un réseau de conduites de gaz pourrait donc marquer le point de départ d'un large développement économique du pays.

On a les plus sérieuses raisons de croire à l'existence de nouvelles couches de gaz de terre, non encore découvertes, dans d'autres parties de la Pologne. Dans les provinces sud-est, on a trouvé des gaz à une faible profondeur, et des sondages effectués dans la région qui se trouve à la fourche du San et de la Vistule permettent d'espérer qu'on pourra bientôt gazéifier les provinces de Varsovie et de Lublin, et établir dans ces régions, dont le charbon constituait jusqu'ici la seule source d'énergie, des industries de production et de transformation.

Nous devons le développement actuel de l'industrie du pétrole aux ingénieurs polonais d'avant-guerre. Ce sont aussi les ingénieurs polonais qui sont les pionniers de la gazéification.

La Pologne procède aujourd'hui par ses propres forces à la grande œuvre de son industrialisation, et elle investit dans cette œuvre d'immenses valeurs énergétiques.

M. G.



Dans la région
pétrolifère
des Beskides

Dames et Hussards

Le jeune comte polonais Fredro avait à peine treize ans, en 1806, lorsqu'il demanda à s'engager dans les armées de Napoléon, comme ses deux frères. On ne le lui permit que trois ans plus tard. Le jeune Alexandre était à la campagne, en 1809, lorsqu'il vit passer un détachement de Lanciers polonais avec leurs collets bleus, leurs cols amarante et leurs grands shakos. Quand ils repartirent pour Léopol, il partit avec eux et s'engagea au 11^e Régiment de Lanciers polonais pour le service de la France.

Il se battit bravement, passa capitaine, prit part à la Campagne de Russie, en 1812, et assista à la terrible retraite. Après le passage de la Bérézina, il tomba malade du typhus à Wilno et fut fait prisonnier par les Russes. Il réussit à s'enfuir, déguisé en paysan, et regagna à pied la Petite Pologne, alors sous la domination autrichienne qui la nommait Galicie. L'année suivante il passa à l'Etat-Major de la Grande Armée. Il échappa de peu à la mort à Leipzig, où les boulets de canons l'effleurèrent deux fois. Chaque fois il ne s'était trouvé qu'à quelques pas de Napoléon et il assura que le voisinage du grand homme ne lui portait pas chance.

Mais c'était la fin de l'Empire. Fredro assista aux adieux de Fontainebleau. Il put combattre encore pendant les Cent Jours, et puis, après l'écroulement définitif de l'Empire, il rentra en Pologne. Il avait reçu la croix de la Légion d'Honneur et la médaille de Sainte-Hélène.

Il prit sa retraite dans la petite ville de Rudki, non loin de Léopol, et ce « juif errant de la Grande Armée », comme on l'appelait, devenu sédentaire, se mit à écrire des comédies qui lui valurent un autre surnom, celui du « Molière polonais ».

Ses comédies, comme « Serment de jeune fille », « La Vengeance », « Dames et Hussards », et bien d'autres, sont de fines études de mœurs, d'un mouvement rapide et gai, et une satire spirituelle. La plupart sont restées au répertoire classique des théâtres polonais.

Les Amis de la Pologne viennent d'en éditer une dans la traduction française de Madame Regamey-Strowska, c'est « Dames et Hussards ». Tous ceux de nos amis et lecteurs qui auront envie de la jouer n'auront qu'à nous écrire 16 rue de l'Abbé de l'Épée, Paris (5^e) et le texte complet leur en sera envoyé à titre gracieux.

Voici une scène qui ne manquera pas de vous amuser

UNE EXPLICATION

(Trois sœurs, leur nièce et leurs servantes, sont venues rendre visite au Commandant, leur frère, qui vit en célibataire avec plusieurs amis d'un régiment de Hussards. Toutes trois ont décidé de dire au Commandant des choses graves).

M^{me} ORGON. — Je vais tout vous dire en un mot. Je n'aime pas les discours inutiles ; car les personnes de sens saisissent et comprennent facilement les choses quand on les leur explique clairement. Donc, je ne

fais pas d'entrée en matière ; il vaut mieux se rapidement ce qu'on a à dire, et ensuite donner les causes et les preuves. J'ai lu tant d'ouvrages, j'ai si longtemps fréquenté le grand monde, je possède tant de prudence et de pénétration que je ne me trompe jamais dans mes jugements, et seule une cervelle folle pourrait s'opposer à mes desseins. J'arrive donc à mon sujet, et je vous dirai qu'ayant appris que vous étiez en congé et revenu dans vos propriétés, j'ai deviné tout de suite que le métier militaire vous ennuyait, que vous aviez décidé de le quitter et de vous établir à la campagne. C'est une décision que je ne puis qu'approuver, mais pour cela il faut...

M^{me} DYNDAŁSKA (*rapidement*). — Permettez-moi de vous interrompre ma sœur : quand on désire persuader quelqu'un, il n'est pas toujours bon de parler trop brièvement. Il faut d'abord expliquer les causes qui nous ont engagés à agir dans le sens où nous agissons, puis expliquer ce que nous avons l'intention de faire, et enfin donner des preuves à l'appui de notre décision. Mais avant d'expliquer nos intentions, il convient de jeter un coup d'œil sur les événements qui ont précédé et sur la situation actuelle. Et comme il s'agit d'une chose de grande importance, je la diviserai en chapitres que j'énumérerai à mon frère (comptant sur ses doigts). Que jusqu'à ce jour il a vu les choses sous un faux jour ; qu'il a subi de lourdes pertes ; que le métier de soldat ne vaut rien ; que la meilleure chose est de s'installer à la campagne ; que je donne des conseils sages.

ANIELA. — Ma chère, tu ferais mieux d'écrire tout un livre sur ce sujet ; mais en attendant, permettez-moi de m'approcher du but par le chemin le plus court et le plus facile...

M^{me} ORGON. — Bavardez, oh ! bavardez, puisque vous en avez tant envie ; bavardez, je vous en prie. Je ne dis rien. Je ne sais rien. Bavardez, vous me rendez bien service.

M^{me} DYNDAŁSKA. — Ah ! très bien, je vais me taire ; que ma chère sœur dirige le débat, puisqu'il lui est si désagréable de ne rien dire. A moins que ce ne soit l'éloquente Aniela qui la remplace !

ANIELA. — Comment oserais-je comparer mes modestes paroles aux discours de mes chères sœurs ? Je vais écouter la division en chapitres, ou le discours sans entrée en matière.

M^{me} ORGON. — Parlez, parlez, je vous en prie.

M^{me} DYNDAŁSKA. — Ne faites pas de cérémonies, s'il vous plaît.

ANIELA. — Parlez, parlez, de grâce.

M^{mes} ORGON, DYNDAŁSKA, ANIELA. — Je vous en prie.

M^{me} ORGON (*se dirigeant vers la porte*). — Je ne veux pas vous déranger.

M^{me} DYNDAŁSKA (*de même*). — Je vous laisse.

ANIELA (*de même*). — Je me retire.

M^{mes} DYNDAŁSKA, ORGON ET ANIELA (*saluent plusieurs fois de la porte*). — Parlez, parlez, je vous en prie ! (*Elles sortent*).

A. FREDRO.

Français et Polonais de tout temps Amis

ECRIVONS-NOUS

Lecteurs de Pologne ne voulez-vous pas écrire à : Barthélémy Amengual, rue Galliéni, Kouba (Algérie), 19 ans, qui aime particulièrement les arts et la littérature, qui ne dédaigne pas les sciences et s'intéresse au cinéma...

— à Jean-Pierre Paulin, étudiant en Droit, 4, rue de Garches à Saint-Cloud (S.-et-O.).

— à Marie-Louise Decarsin, boulevard de Casablanca, à Mazagan (Maroc), lycéenne de 15 ans 1/2.

Et vous, lecteurs français, écrivez bien vite à

— Mlle Marie Kleinówna, Białego, 4, à Rybnik (Pologne) qui s'intéresse beaucoup aux timbres-poste.

Merci à Henri Murek (Zabrska, 11 M 8 à Katowice) qui a eu la gentillesse d'envoyer des timbres pour M. Pierrot et les collectionneurs du Petit Lycée Victor-Hugo à Besançon.

PASSONS NOS VACANCES EN POLOGNE

M. Zygmunt Mierzwinski, Liceum Humanistyczne à Ostrow-Mazowiecka, souhaiterait savoir si une famille française voudrait faire un échange de vacances avec un jeune Polonais ?

Une dame de Varsovie cherche une famille française à Paris et une à la campagne pour deux jeunes filles polonaises d'environ 18 ans, vives et gaies. Elle recevrait en échange deux jeunes filles françaises, l'une à Varsovie, l'autre à la campagne et elle couvrirait leurs frais de voyage. — Ecrire à Mme Teresa Wyrwiczowa, Uniwersytecka, 1 M 73, Varsovie 22.

CADEAUX

Les Amis de la Pologne ont éprouvé une bien charmante surprise en ouvrant une caissette qui leur était venue par la gare du Nord. L'intérieur était plein de charmants cadeaux destinés à enrichir nos expositions scolaires.

Les élèves du Couvent de l'Immaculée-Conception, à Jarosław, s'étaient ingénies à nous procurer des objets de toute la Pologne : Eve Lada des objets wolhyniens, et en particulier deux beaux tabliers brodés ; Bisia Tyszkiewicz et Annette Krzyzanowska s'étaient réservées la région de Zakopane : elles l'avaient représentée par des signets, des moules à fromage, des broderies, etc. ; Marie Sokolinska nous offre un couple de montagnards dansants en bois sculpté. A Christine Jaworzycowska nous devons un œuf de Pâques des environs de Jarosław ; à Stasia Sobolewska, un couple de paysans de Lowicz ; à Christine Dobrzanska une serviette de Katowice. Signalons encore les cadeaux d'Annette Zurowska, de Lana Kossowska, d'Hélène Siekierzynska, Wanda Baranowska, Renia Solicka, et Christine Szeptycka, qui est l'arrière petite-fille d'Alexandre Fredro, le Molière de la Pologne : des œufs, d'admirables ceintures, des cartes postales, des dentelles, des dessins, etc...

La Direction de l'Immaculée Conception a voulu se joindre à cette jolie initiative, en ajoutant à toutes ces belles choses, des bois sculptés de Zakopane et un pain d'épices du Kaziuk de Wilno : un beau cœur décoré de champignons et de fleurs.

Nous remercions Sœur Marie-Rita, notre correspondante à qui nous devons cet envoi si gracieux et qui nous sera si utile.

Une Exposition
d'Art Populaire Polonais
à St-Etienne
où se trouvent
de nombreux mineurs
polonais





JUIN DANS LES TATRY

Voyage à travers la Pologne

La Pologne, dont le nom veut dire : plaine, possède pourtant bien des montagnes : collines de la Sainte-Croix, près de Kielce ; Beskides occidentales et orientales, d'un bout à l'autre de sa frontière sud, massif des Tatry.

Ce massif dresse des crêtes déchiquetées, « comme les cinq doigts d'une main », nous disait un professeur polonais, au sud de la Station climatique de Zakopane. Il est peu étendu, mais abrupt, sauvage. Plus d'un alpiniste (là-bas, on dit un taterniste) y a trouvé la mort.

Entre les crêtes neigeuses, les vallons enserrés de sapinières se couvrent au printemps d'une autre neige, celle des narcisses.

Les skieurs, qui se sont livrés à leur sport tout l'hiver, sur une couche de neige de plusieurs mètres, et sous un beau soleil dans un ciel clair, s'en retournent à présent à la ville. Les hautes prairies en fleurs retrouvent la solitude et le silence, entre les maisons montagnardes construites en bois, dont le toit de sapins est délivré de la neige.

Printemps : wiosna (viosna). Été : lato. Automne : jesień (ièchiègne). Hiver : zima (gima). Saisons : pory (poreu). Soleil : słońce (souongntsé). Montagnes : góry (goureu). Montagnard : góral (goural). Hautes prairies : hale (kalè).

A LIRE

- RAYMOND MATTON : *La Pologne* (Nathan, 14 francs).
ROSA BAILLY : *Au Cœur de la Pologne* (Les Amis de la Pologne, 10 francs).
PIERRE FRANCASTEL : *La Pologne pittoresque* (Arthaud, 30 francs).
EVE CURIE : *Madame Curie* (N. R. F., 30 francs).
SUZANNE STROWSKA : *Nouveaux Contes de Pologne* (Boivin, 11 francs).